

## S O M M A I R E

- Connaissance de la foi La certitude par excellence. B. Couillaud p. 1
- Liturgie L'autel chez les Pères de l'Eglise. Prof. Spataro p. 5
- La culture à l'endroit Le bobard canadien anticatholique. Lucà Volontè p. 10
- Doctrine et Vie Court précis de la Loi Naturelle. (fin) Jean Madiran p. 13
- Le Texte du mois Propos sur le bonheur. (A l'acad. franc) E. Gilson. p. 18
- Notre Histoire La chaise de Saint Joseph. (Triomphe du cœur) p. 28
- Livres Climat de peur J. Laurentie • La guerre Ukraine (J. Hogard) • Etincelles de prières p. 30

## e scandale de la liberté

Au commencement, je vous disais que le scandale de la création n'était pas la souffrance, mais la liberté. J'aurais pu aussi bien dire l'Amour. Si les mots avaient gardé leur sens, je dirais que la Création est un drame de l'Amour. Les moralistes considèrent volontiers la sainteté comme un luxe. Elle est une nécessité. Aussi longtemps que la charité ne s'est pas trop refroidie dans le monde, aussi longtemps que le monde a eu son compte de saints, certaines vérités ont pu être oubliées. Elles reparaissent aujourd'hui comme le roc à marée basse. C'est la sainteté, ce sont les saints qui maintiennent cette vie intérieure sans laquelle l'humanité se dégradera jusqu'à périr. C'est dans sa propre vie intérieure en effet que l'homme trouve les ressources nécessaires pour échapper à la barbarie ou à un danger pire que la barbarie, la servitude bestiale de la fourmilière totalitaire. Oh ! Sans doute, on pourrait croire que ce n'est plus l'heure des saints, que l'heure des saints est passée. Mais, comme je l'écrivais jadis, l'heure des saints vient toujours.

Georges Bernanos, Nos amis les saints, Conférence prononcée à Tunis en 1947.

# CONNAISSANCE DE LA FOI

## *La certitude par excellence*

*Nos certitudes ordinaires reposent sur l'évidence des sens, les témoignages, les preuves scientifiques... Mais cela vaut-il aussi pour la foi surnaturelle ou faut-il chercher ailleurs les raisons de croire ? Éclairage de Bruno Couillaud Professeur des Faculté • Homme Nouveau n° 1784 du 20 mai 2023*

Dans cette [série], nous scrutons les instruments logiques nécessaires à la vérité de nos savoirs, de nos opinions, voire à écarter les erreurs qui jalonnent ces recherches. Mais qu'en est-il lorsque nous professons les vérités de foi : *'Jésus est ressuscité'...* *'Il est apparu à Pierre et aux Douze'...* *'Il est vivant pour l'éternité'*, etc. ? Quelle certitude en cette matière ?

La certitude de notre foi, dira le croyant. Certes ! Mais comment se fait-il que *'la foi la plus ferme et la plus solidement fondée peut toujours être ravalée au rang d'une opinion par ceux qui ne la partagent pas, et spécialement par ceux qui n'admettent comme légitime que la certitude scientifique'*. *'C'est ainsi qu'un païen parle des "opinions religieuses" d'un chrétien.'*<sup>1</sup>

### probable ou certain ?

Une même réalité serait-elle donc pour les uns simplement probable, comme toute opinion, pour les autres certaine et cela au gré des individus ? *'Le Christ est ressuscité'*, oui, mais seulement pour ceux qui y croient ! Rien d'objectif ni de sûr dans cette affirmation qui dépend de la façon dont chacun voit ou veut voir les choses. Le contenu de notre foi serait donc purement subjectif, fragile et laissé à l'appréciation de chacun ? Une foi mal assurée dans sa certitude n'est-elle pas d'ailleurs la raison de l'inefficacité de nos témoignages ?

Ces questions commandent de définir la certitude. Elle n'est pas la vérité qui est la conformité au réel et, de ce fait, un caractère primitif de la connaissance. Si nous désirons la vérité de nos connaissances nous souhaitons surtout en être certains. La certitude est un caractère secondaire de la

<sup>1</sup> Roger Verneaux, Épistémologie générale, Beauchesne, Paris, 1987, p. 98.

connaissance, un état de l'esprit à l'égard de la vérité : le degré maximum de détermination avec laquelle l'esprit pose un jugement et l'affirme sans crainte de se tromper.

Une certitude est de ce fait un état parfait de l'intelligence, sa paix et sa joie ; elle se repose dans la possession de la vérité, en quittant les états moins parfaits, états d'inquiétude plus ou moins douloureux que sont les estimations, les soupçons voire les opinions. Car même l'opinion, seulement probable, contient une part de doute, c'est-à-dire que le contraire de mon opinion pourrait être vrai : *'Napoléon est enterré aux Invalides'* apparaît comme une certitude mais certains n'ont-ils pas soutenu : *'Ce n'est pas le vrai corps de Napoléon qui repose aux Invalides' ?*

### *l'évidence, critère dernier de la certitude*

La certitude nous fait donc sortir du doute. Mais comment ? Grâce à l'évidence, critère dernier de la certitude.

Si je suis certain d'une chose que j'ai vue, c'est parce que la connaissance sensible possède ce caractère de l'évidence, limitée dans sa portée, mais indéniable : ceux qui ont vu – de leurs yeux vu ! – mourir Napoléon, peuvent en attester.

Une preuve scientifique à son tour, à condition de vérifier tous les caractères d'une vraie démonstration, est une deuxième manière de procurer une certitude, en tirant les conclusions des évidences premières connues par elles-mêmes. Car l'évidence ne se justifie pas en dehors de la clarté avec laquelle une chose, sensible ou intellectuelle, apparaît à une puissance de connaissance, nos sens ou la lumière naturelle de notre intelligence.

### *la certitude de foi*

Mais qu'en est-il alors de la certitude de foi, puisque son objet n'est pas quelque chose que l'on voit ? Elle ne repose pas sur des évidences car nul n'a jamais vu ce qui par essence est invisible aux yeux, aux yeux des sens ou de l'intelligence.

Cela est vrai même pour la foi naturelle, la croyance commune, celle par exemple que nous accordons au témoignage des hommes. Nombre de nos

jugements, reçus avec certitude pourtant, ne procèdent finalement que du témoignage d'autres hommes, eux-mêmes faillibles. Mais lorsque nous avons de multiples raisons convergentes de vérifier les témoignages par recoupements ou de valider la crédibilité des témoins, nous n'avons pas de raison de ne pas les croire.

Une confiance humaine est ainsi à la base de nombre de nos connaissances, à commencer par celles transmises par la lecture des journaux ou des livres d'Histoire. Dans le cas de cette foi naturelle pourtant, l'évidence ne vient pas de la chose elle-même mais de l'évidence du témoignage, une évidence extrinsèque, c'est-à-dire extérieure à la chose. Cette foi naturelle relève d'une croyance d'opinion et n'entraîne donc pas une certitude parfaite. Cette foi naturelle est moins certaine que la sensation ou la science.

Qu'en est-il maintenant de la foi sur- naturelle ? Elle repose aussi sur des témoignages et sur la lumière de Dieu lui-même. Deux expériences relatées par les Évangiles vont nous l'expliquer, celle de Thomas et celle de Pierre. Thomas, malgré le témoignage des apôtres, doute : *'Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas !'*<sup>2</sup> Huit jours après la Résurrection, après avoir fait cette expérience permise par Jésus, Thomas confesse ce qu'aucun autre apôtre n'avait dit ainsi auparavant : *'Mon Seigneur et mon Dieu !'* Saint Thomas d'Aquin, commentant ce passage, nous dit que Thomas *'fut un bon théologien, puisqu'il a fait une vraie confession de foi car il a confessé l'humanité du Christ en disant "mon Seigneur", ainsi que l'appelaient les apôtres avant sa Passion, et a confessé sa divinité en l'appelant "mon Dieu" ;* mais il ajoute : *'Il a vu l'un mais a cru un autre: il a vu l'homme et les cicatrices à partir de quoi il a cru à la divinité du Ressuscité.'*<sup>3</sup> Car l'objet de la foi surnaturelle – Dieu – n'est pas en lui-même évident, sans quoi il n'y aurait pas foi mais vision ; l'évidence est extrinsèque ici aussi, c'est celle du témoignage. Témoignage des sens dans le cas de Thomas, des saintes femmes, des apôtres, des disciples, de tous ceux qui ont vu Jésus ressuscité.

---

<sup>2</sup> Jn 20, 25 et suivants.

<sup>3</sup> Commentaire de l'Évangile de saint Jean, Le Cerf, 2006, c. XX, lect. 6, § 3.

une foi ferme

Mais nous qui n'avons pas ce témoignage, ne devons-nous pas douter ? Non, notre foi peut être aussi ferme, en réponse à la béatitude énoncée par Jésus à cette occasion : *'Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu.'* Pourquoi cela ? Cette évidence du témoignage repose alors sur un autre témoignage, celui des Écritures qui contiennent la parole que Dieu adresse aux hommes et que nous lisons dans la lumière de la foi, c'est-à-dire dans la lumière intérieure reçue de Dieu, nécessaire à tout acte de foi surnaturelle.

C'est ce que montre l'expérience de Pierre lorsqu'il déclare<sup>4</sup> : *'Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !'* Le Christ lui dit : *'Heureux es-tu, Simon fils de Jonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.'*

Autrement dit, la foi s'appuie sur la lumière divine qui révèle ; lumière qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, ce qui lui confère, si nous l'acceptons car elle reste libre, la certitude la plus haute, dépassant même ce que *'révèlent la chair et le sang'*, c'est-à-dire les certitudes naturelles de l'évidence sensible et de la démonstration scientifique. •

## LITURGIE

### *L'enseignement des Pères de l'Eglise sur les autels.*

Roberto Spataro. Professeur ordinaire de Langue et Littérature grecques à la Fac. des Lettres de l'Univ. Salésienne (Rome).

Conférence introductive au colloque du CIEL-2023. Nous remercions l'abbé Barthe de nous avoir communiqué ce texte.

[...] je vous présenterai, tiré de l'œuvre monumentale laissée par les Pères, ce dont nous disposons pour découvrir plus en profondeur les raisons qui expliquent la place essentielle et l'importance de l'autel, ou plutôt des autels, chez ces vénérables maîtres.

1. Tout d'abord, il nous faut remarquer ceci : le latin chrétien, et surtout le latin liturgique, entre les mots « ara » [autel] et « altare » (autel), a délaissé le

---

<sup>4</sup> Mt 16, 16.

premier et adopté le second. Quelle en fut la cause, on peut aisément le comprendre : « ara » en effet apparaissait comme un terme trop proche des célébrations sacrées des païens. Les mots « altare » et « altaria » [autel, au singulier et au pluriel] en revanche étaient moins employés par les anciens, de sorte que ces mots étaient appropriés pour exprimer les nouvelles réalités sacrées des Chrétiens. En effet, les chercheurs qui déjà au siècle passé ont consacré leur travail à étudier la langue latine chrétienne ont démontré avec des arguments certains et qui plus est abondants que les Chrétiens, écrivant au sujet des choses sacrées, ont préféré distinguer leur vocabulaire de celui emprunté aux écrivains païens. A partir de ces éléments, nous pouvons comprendre l'intention des Pères, à savoir que le culte chrétien était spécifique et qu'on ne pouvait pas l'assimiler aux autres cultes, pour la raison que les choses sacrées auxquelles s'adonnent les Chrétiens doivent être préservées et protégées de toute forme de syncrétisme.

2. Si ensuite on s'intéresse à l'explication étymologique, on pourra s'accorder avec les spécialistes, qui associent le mot « altare » au verbe « adolere », qui signifie consumer par le feu les victimes destinées aux divinités. Ceci est confirmé par les témoignages que nous rendent à l'époque des auteurs païens comme Lucrèce, Virgile, Tacite et d'autres encore. Et donc les Chrétiens, tout en employant « altare » à la place de « ara », reconnurent que l'autel était un objet sacré sur lequel le sacrifice est consumé par la force de l'Esprit Saint envoyé du Ciel pour que soient offertes les espèces eucharistiques faites Corps et Sang de NSJC. Pour comprendre cela, il faut lire Saint Jean Chrysostome qui écrit dans son ouvrage Du Sacerdoce :

*“Le prêtre en effet est debout, il fait descendre non le feu, mais l'Esprit Saint ; sa prière est longue : elle sélève non pour qu'une flamme vienne d'en haut dévorer les offrandes qui sont préparées, mais pour que la grâce, descendant sur l'hostie, embrase par elle toutes les âmes, et les rende plus brillantes que l'argent épuré par le feu. Ne faudrait-il pas être privé de raison et de sens pour mépriser un mystère si redoutable ?”*(Livre 3)

Cette doctrine très certaine sur la Sainte Messe est mise en lumière par les Pères de l'Église : sur les autels est offert le sacrifice, et la messe ne peut être

comprise, comme certains le prétendent, comme un repas, ni de frères, ni d'amis. C'est pourquoi Chrysostome exhorte les chrétiens à approcher avec saisissement et l'esprit plein de reconnaissance les autels qui, en raison du sacrifice qui y est accompli, doivent être considérés comme toujours vénérables et toujours à vénérer. En outre, du témoignage de Chrysostome, nous apprenons que les ministres sacrés remplissent le plus leur fonction quand ils sont à l'autel, et leur vie mystique se nourrit de la proximité de l'autel, qui doit être considéré comme le lieu privilégié du sacerdoce chrétien.

3. La même image du feu qui est associée aux offrandes sacrées sur l'autel se trouve déjà chez Origène d'Alexandrie. Celui-ci, commentant le Lévitique avec une éloquence admirable et unique, dit que le feu se répand des autels du Seigneur pour purifier les pécheurs, comme mainte et mainte fois le raconte l'Ecriture Sainte. Nous lisons donc dans les commentaires d'Origène :

*« Et il prendra, dit-il, un brûle-parfum rempli de charbon. » Tous ne sont pas purifiés par ce feu, qui est reçu 'de l'autel'. Aaron est purifié par ce feu, ainsi qu'Isaïe et quiconque leur ressemble. Mais les autres, qui ne sont pas de cette qualité, au nombre desquels je me compte, nous serons purifiés par un autre feu. Celui, je le crains, dont il est écrit : « un fleuve de feu courrait devant lui », Ce dernier 'feu' n'est pas 'de l'autel'. Le feu qui est 'de l'autel' est le feu du Seigneur ; [...] A Isaïe au contraire, ce n'est pas son feu qu'on applique, mais le feu de l'autel, qui 'purifiera ses lèvres' ; de même, pour celui dont il est dit « et il prendra un brûle-parfum rempli de charbons du feu de l'autel qui est devant le Seigneur, et il remplira ses mains d'une composition d'encens fin. » Ce que du moins Notre Seigneur a réalisé en plénitude. Car 'Il a rempli ses mains de cet encens fin, dont il est écrit : « que s'élève droit ma prière comme l'encens devant toi. » Il a donc rempli ses mains des saintes œuvres qu'il a faites pour le genre humain. Mais pourquoi parler de 'composition d'encens' ? Parce qu'il n'y a pas qu'une espèce d'œuvres : c'est ce qui est composé de justice et de piété, de continence, de prudence, et de toutes vertus de ce genre, qui est agréé de Dieu » (Homélie sur le Lévitique IX, 8).*

Diverses observations découlent de ce commentaire origénien. En premier lieu, la Sainte Ecriture apparaît comme la source privilégiée pour comprendre

l'importance de l'autel, et on ne peut opposer la Liturgie et l'Écriture l'une à l'autre. Ensuite, de l'allégorie d'Origène, le plus souvent le feu doit être interprété pareillement comme la grâce divine incréée, à savoir l'Esprit Saint Lui-même, et comme la grâce créée, à savoir ses dons et opérations dans les âmes des fidèles. Autrement dit, des autels du Seigneur s'origine l'œuvre de sanctification en faveur des hommes. Enfin, les autels sont associés à l'encens et à ses suaves parfums. L'encens n'est pas seulement l'image de la prière pure, mais aussi, chez Origène, l'ensemble des vertus qui sont symbolisées par les différents composants dont les parfums sacrés émanent. Et c'est pourquoi les autels sont constitués, d'après ce passage du recueil, comme le lieu d'où la puissance divine prend possession des âmes pour composer les mœurs très pures de ceux qui approchent les autels. Je dirais que ces autels, selon Origène, façonnent les âmes pour une vie de tempérance, et donnent leur consistance aux réalités humaines les meilleures, au point que devant l'autel, les vies des fidèles deviennent des oblations en tous points très agréables à Dieu. Et il ne doit pas nous échapper qu'Origène a proposé une interprétation la plus Christologique possible, dans la droite ligne de ce que l'on appelle le Christocentrisme des Pères. Les autels sont toujours le signe visible du Christ présent dans les actions sacrées, dans les messes offertes. C'est pourquoi il faut faire preuve d'un respect scrupuleux.

4. Augustin aussi nous enseigne sur les autels. A ceux qui parcourent l'œuvre épistolaire de l'évêque d'Hippone, il sera bon de se reporter à ce qu'il dit de l'unité de l'Eglise, qui est signifiée par l'assemblée des fidèles qui se réunissent autour du même autel. Mais c'est avec quelque tristesse que le Docteur de la Grâce exhorte les fidèles qui, unis de cœur (concordes) dans les préoccupations quotidiennes, se retrouvent discordants (discordes) en allant présenter leurs demandes à des autels différents les uns des autres.

“On fuit l'unité, pour que le mari aille d'un côté et la femme de l'autre ; pour que celui-là dise : garde l'unité car je suis ton mari, et que la femme réponde : je mourrai là où est mon père. Nous aurions horreur qu'ils n'aient pas le même lit, et ils n'ont pas le même Christ ! On fuit l'unité, pour que les parents, les concitoyens, les amis, les hôtes, tous ceux que rapprochent les besoins



humains, attachés à la même religion, soient d'accord dans les festins, les mariages, les relations de commerce, les conventions mutuelles, les politesses, les entretiens, et pour qu'ils se séparent à l'autel de Dieu : c'est pourtant là que devrait finir toute querelle ; car, selon le précepte du Seigneur, il faut d'abord es réconcilier avec ses frères, avant d'offrir ses dons à l'autel. D'un côté la concorde, de l'autre la discorde."

Si nous approfondissons l'idée qu'Augustin développe dans cette lettre, sans doute nous comprendrons bien qu'il condamne l'attitude des Donatistes qui, enflés par une certaine superbe, divisaient la communion de l'Eglise au point que la table eucharistique elle-même était entachée par de détestables manifestations de cette non moins détestable division. Autrement dit, chez Augustin, le mouvement va de la rectitude de la doctrine vers les réalités sacrées, afin d'orienter les fidèles vers le même autel et que la *lex credendi* ne se disjoigne pas de la *lex orandi*, pour que soit observée le plus fidèlement et le plus consciencieusement possible la *lex vivendi* chrétienne. Et si nous poussons plus loin notre commentaire de ce passage d'Augustin, dans cette lettre 106, nous trouverons des semences de cette doctrine qu'on appelle à une époque plus récente "l'Ecclésiologie eucharistique" : l'Eglise fait l'Eucharistie, et de même, l'Eucharistie fait l'Eglise, dont la communion intime se nourrit et provient de ce même autel.

5. Passons enfin au Pape Léon le Grand. Parmi les Pères de l'Eglise, aucun n'a davantage et mieux mis en lumière que cet évêque l'organisation hiérarchique de l'Eglise, et personne, parmi les Pères Latins, n'a exposé aussi bien que lui le sacerdoce baptismal et sa dignité. Ainsi, les ministres sacrés, en remplissant leur office, sont au service des autels visibles, tandis que les fidèles immolent sur les autels invisibles de leurs cœurs les hosties de leur conscience pure. Les uns apportent leur aide aux autres. Les premiers sont pour les fidèles laïcs les médiateurs de la grâce qui émane des autels, les seconds, par leurs prières, provenant de leur pureté et de leur vertu, soutiennent le ministère des prêtres. C'est pourquoi l'autel apparaît dans les mots de Léon comme le lieu vers lequel convergent tous les esprits. Ecoutons donc la parole solennelle et harmonieuse de Léon le Grand, que nous lisons dans ses Sermons :

*“De tous les régénérés dans le Christ, en effet, le signe de la croix fait des rois, l’onction du Saint Esprit les consacre comme prêtres, afin que, mis à part le service particulier de notre ministère, tous les chrétiens spirituels et usant de leur raison se reconnaissent membres de cette race royale et participants de la fonction sacerdotale. Qu’y a-t-il, en effet, d’aussi royal pour une âme que de gouverner son corps pour la soumission à Dieu ? et qu’y a-t-il de plus sacerdotal que de vouer au Seigneur une conscience pure et d’offrir sur l’autel de son cœur les victimes sans taches de la piété ?” (Sermon 4)*

Comme cette dernière expression est belle : l’autel de son cœur ! Si l’âme est vivifiée par la grâce divine, qui émane des autels, elle-même se fait autel : la voilà, l’authentique participation active à la messe qu’on nous recommande.

Ces choses dites, je conclus sommairement ma petite intervention en quelques phrases :

1. Les Pères de l’Eglise proposent quelques principes pour expliquer la théologie des autels qui peut être définie comme mystique : toute la vie des chrétiens, et surtout des ministres sacrés, se nourrit pleinement des autels.

2. Si la doctrine des autels est mal comprise, tout l’édifice liturgique s’effondre, et les rubriques ne suffisent pas pour accomplir correctement les mystères sacrés.

3. La Sainte Ecriture se présente aux fidèles par l’intermédiaire de la lecture des Pères, de sorte que si l’on voulait poursuivre la recherche au sujet des autels, et c’est notre devoir, après avoir sélectionné des passages de la Sainte Ecriture, qu’on n’oublie surtout pas de se reporter aux maximes et aux paroles des Pères, et qu’on le fasse correctement. Je vous remercie.

## LA CULTURE À L’ENDROIT

*Fosses communes au Canada, le bobard anti-catholique démenti*

*Luca Volontè [lanuovabq.it/it/fosse-comuni-in-canada-smentita-la-bufala-anticattolica](http://lanuovabq.it/it/fosse-comuni-in-canada-smentita-la-bufala-anticattolica)*

*Pas de restes humains, juste un gros mensonge pour discréditer l’Église : c’est la seule vraie « découverte » trois ans après la campagne de dénigrement, avec églises vandalisées et mea culpa papal.*

La découverte de « charniers » d’enfants autochtones canadiens au

printemps 2021 était un gros mensonge pour discréditer l'Église catholique. Trois ans après ces rapports, pour lesquels 85 églises ont subi des incendies et des actes de vandalisme, les charniers n'ont pas été retrouvés.

Bien que les rumeurs contre l'Église catholique aient déjà été démenties les années précédentes, il y a trois ans, le récit incroyable et scandaleux avait éclaté au Canada, confirmant tous les préjugés imaginables des milieux libéraux, socialistes et athées contre les chrétiens et en particulier les prêtres catholiques et leurs œuvres de charité : ce ne sont pas les communistes qui ont mangé les enfants, ce sont les prêtres et les religieuses qui les ont laissés mourir de faim, de privations et de maladies. Un charnier contenant les restes d'enfants indigènes aurait été déterré sur le terrain de ce qui avait été un internat d'état géré par l'Église catholique.

Il s'avère aujourd'hui que toute cette affaire n'était rien d'autre qu'une calomnie moderne qui s'est soldée, à ce jour, par la destruction par incendie criminel, le vandalisme ou la profanation d'au moins 85 églises catholiques à travers le Canada. Il ne fait pas le moindre doute qu'une campagne aussi déshonorante et dénigrante – soutenue dès le départ par le pape François et une partie du clergé canadien – provoquera un nouveau déclin des croyants et pratiquants catholiques et chrétiens dans le pays, déjà en baisse de près de 2 millions au cours des 10 dernières années, selon le recensement canadien d'octobre dernier, passant de 12,8 à 10,9 millions en 2021.

Les dirigeants politiques, l'actuel Premier ministre Justin Trudeau en tête, avaient justifié la destruction des lieux de culte catholiques et chrétiens en juillet 2021, affirmant que même s'ils avaient tort, la colère était absolument « compréhensible compte tenu de l'histoire honteuse dont nous sommes tous de plus en plus conscients ». Eh bien, à ce jour, aucun reste humain n'a été retrouvé sur le site du présumé charnier, malgré les près de 8 millions de dollars dépensés par le gouvernement fédéral pour les rechercher et les allocations de plusieurs millions de dollars accordées aux peuples autochtones pour les violences supposées subies par leurs enfants.

La simple existence historique de ces anciens pensionnats, qui ont fonctionné de 1860 à 1990, reste une source d'indignation pour les Canadiens

libéraux, car c'est dans ces écoles que l'on devenait de bons chrétiens et de bons citoyens. Le système des pensionnats, comme on l'appelait, séparait souvent les enfants canadiens autochtones de leur famille et de leur communauté, les forçant à fréquenter des écoles publiques sous-financées, dont le but était d'assimiler et d'acculturer les Canadiens autochtones à la société canadienne occidentale et européenne.

Les prêtres et les religieuses catholiques qui dirigeaient la « Kamloops Indian Residential School » en Colombie-Britannique avaient, selon la vulgate, jeté les cadavres de centaines d'écoliers morts dans des fosses communes dans la cour de l'école. De grands médias tels que CNN, NPR et la « Canadian Broadcasting Corporation » ont simplement et sans aucune vérification relancé et promu le récit dans les termes hyperboliques les plus scandaleux et les plus déshonorants possibles. CNN avait parlé d'une découverte « impensable », le New YorkTimes d'« histoire horrible », tandis que pour le Washington Post, il s'agissait d'une confirmation de l'horreur des mauvais traitements infligés par le Canada aux peuples autochtones et des conversions forcées au catholicisme. Le Premier ministre Justin Trudeau avait ordonné la mise en berne des drapeaux et demandé au pape François de se rendre au Canada pour demander pardon, ce que le pape a fait en 2022, s'excusant pour ce traitement honteux et demandant à l'Église canadienne une profonde humiliation pour les pratiques inacceptables du passé.

Le Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme avait déclaré qu'il s'agissait d'une « violation des droits de l'homme à grande échelle » et les chefs tribaux canadiens avaient accusé les prêtres et les religieuses de les assimiler à des nazis pour avoir mené à bien une tentative de génocide. C'est ce carburant de mensonges et d'aveux soudains de culpabilité jamais commise qui a alimenté l'incendie et le vandalisme des églises à travers le Canada, la plupart catholiques et certaines vieilles de plus d'un siècle, rasées en guise de représailles.

Eh bien dans presque tous les cas, il ne s'agissait pas de fosses communes, mais de tombes individuelles dans des cimetières où étaient également enterrés des prêtres et des religieuses, de tombes non marquées et de croix de

bois pourries parce que le gouvernement refusait de payer les pierres tombales. Tout cela est déjà connu grâce à un rapport publié en 2015 par la « Commission vérité et réconciliation ». Il n'y a donc eu ni dissimulation, ni abus, ni charnier, malgré les millions de dollars dépensés. La rumeur empoisonnée, qui fait partie du projet de démolition de l'histoire et de la civilisation chrétienne occidentale, a de nouveau servi à discréditer l'Église catholique et ses prêtres, à détruire des églises et à provoquer une panique morale généralisée. Cui prodest ? [A qui ça profite?] Téléphonez à Ottawa et à la Cité du Vatican pour obtenir des informations

## DOCTRINE ET VIE

### *Court précis de la loi naturelle selon la doctrine chrétienne (3 - fin)*

| Jean Madiran, extrait de Du Bien Commun, éd Homme Nouveau, 2023, 20 €. |

#### 6

#### Peut-on sans la grâce observer la loi naturelle ?

Nous avons dit que l'on peut, en dehors de la foi, mais non sans difficultés et risques d'erreur, connaître la loi naturelle.

Que sert à l'homme de connaître naturellement la loi, s'il n'a pas naturellement la force de l'observer ?

Cela lui sert de toute façon à désirer, à attendre, à rechercher un secours et un salut qui ne peuvent venir de lui-même. Naturellement, dans l'état de nature déchue, l'homme reconnaît le bien mais fait le mal. Ne peut-il donc, sans la grâce divine, accomplir aucun bien ? Aucun bien surnaturel assurément, car le bien surnaturel est au-delà des forces de la nature.

Mais aucun bien naturel ?

La doctrine chrétienne ne le prétend nullement. L'homme sans la grâce peut accomplir les prescriptions de la loi naturelle, mais sous deux réserves graves :

1 - S'il accomplit les préceptes de la loi, l'homme sans la grâce les accomplit quant à la substance des actes commandés, mais non quant à la manière dont ils doivent être accomplis. Il les accomplit par un esprit de justice qui est un esprit de crainte : la crainte de compromettre les biens naturels auxquels conduit la loi naturelle. Cet esprit de crainte n'est pas immoral ; il est limité. Il n'accomplit point les préceptes par amour de Dieu.

2. - Sans la grâce l'homme peut observer quelques-uns des préceptes, tantôt ceux-ci et tantôt ceux-là, il ne peut les observer tous. Il n'est pas incapable de bien, mais dans l'état de nature déchue il n'est plus capable de tout le bien qui est inscrit dans sa nature. Il peut construire des maisons, planter des vignes, rendre justice à son voisin, honorer ses parents, vivre en société.

Mais les sociétés qui n'ont que la loi naturelle (sans la loi du Christ) n'arrivent pas à l'observer suffisamment. L'homme sans la grâce, mais avec le péché et sous la loi de concupiscence est comme un malade : un malade peut faire des mouvements, il n'est pas mort, mais il ne peut faire ni tous les mouvements que fait un homme en bonne santé ni comme les fait un homme en bonne santé.

En particulier, l'homme sans la grâce demeure généralement incapable d'aimer Dieu par-dessus tout, de l'aimer de cet amour qui pourtant est commandé par sa nature. Et ainsi c'est le fondement même de la loi naturelle qui risque de disparaître plus ou moins de son intelligence et de son cœur. La raison peut découvrir et reconnaître Dieu par exemple comme 'Premier Moteur immobile', et concevoir que ce Premier Moteur est la chose la plus importante et la plus digne d'être aimée ; pourtant ce Premier Moteur restera bien abstrait et bien froid en comparaison de toutes les choses puissamment colorées et suggestives que nous présente la vie quotidienne sous le règne de la loi de concupiscence.

C'est pourquoi la grâce de Dieu ne vient pas seulement élever l'homme à un ordre supérieur à l'ordre de la nature ; elle vient guérir cette nature blessée. Double fonction de la grâce divine elle restaure la nature (*gratia sanans*) et elle l'élève à l'ordre surnaturel (*gratia elevans*).

## 7

### Réponse à deux objections.

Objection 1 : La Décalogue, assurément, est très important, mais il est beaucoup trop général, il ne résout pas les problèmes particuliers qui se posent chaque jour.

Réponse. - Ce n'est certainement pas la loi qui résout les problèmes quotidiens. C'est nous-mêmes qui avons à les résoudre un à un. D'où trois considérations :

1. - Frédéric Le Play, économiste et moraliste du XIX<sup>e</sup> s, auteur de ces ouvrages de référence qui s'intitulent La Réforme sociale en France, Les Ouvriers européens, La Constitution essentielle de l'humanité, passa une grande partie de sa vie à visiter à pied la plupart des pays européens, afin d'étudier concrètement les problèmes économiques et sociaux de son temps. Il aboutit à cette conclusion expérimentale que la condition absolument indispensable d'une prospérité économique réelle et durable est le respect du Décalogue ; et que la cause principale des crises économiques et sociales est que le Décalogue n'est pas respecté.

Il existe donc un rapport direct, un rapport vital entre la loi dans sa généralité et les situations concrètes dans leur particularité ; il faut apprendre à l'apercevoir.

2. - Le Décalogue est une règle objective, c'est-à-dire qui ne dépend pas de la volonté humaine (individuelle ou collective) C'est une loi reçue avec notre nature même, et non pas inventée et promulguée par l'homme. C'est le contraire de la Déclaration des droits de 1789 qui affirme 'La loi est l'expression de la volonté générale.' Cette Déclaration prétend affirmer des droits imprescriptibles : mais fondés sur rien d'autre que la volonté générale, qui pourra donc les modifier ou les abolir. C'est le péché d'Adam mis au pluriel : l'homme qui prétend se donner à lui-même sa loi. L'homme n'a pas à se donner sa loi morale, il la reçoit du Créateur, il la trouve dans sa nature créée, il lui appartient seulement de la reconnaître et de l'appliquer ; les lois humaines de la cité ont pour fonction de traduire et préciser les généralités de la loi naturelle dans les diverses conditions particulières de temps et de lieu.

3. - L'application de la loi naturelle n'est pas automatique.

La loi est générale par définition, les situations dans lesquelles on se trouve réellement engagé sont particulières par définition.

Soit l'exemple classique du dépôt que l'on doit évidemment restituer. Un ami confie à ma garde un très beau fusil de collection. Quand il vient me le redemander, j'ai de bonnes raisons de penser qu'il veut s'en servir pour tuer son banquier, son inspecteur des impôts ou son assureur. Je différerai la restitution.

Le commandement n'est pas aboli par la situation particulière, comme tend à le prétendre une 'morale de situation' qui en vient à supprimer principes généraux et lois universelles. Les situations particulières n'ont aucunement le pouvoir de

supprimer les commandements mais elles posent la question de savoir d'abord quel est le commandement qui s'applique en priorité dans le cas précis. Ici, c'est celui de ne pas tuer ; de n'être pas complice d'un crime.

Ce cinquième commandement : 'Tu ne tueras pas', n'est lui-même nullement supprimé par cette situation terriblement particulière qu'est l'état de guerre. À la guerre, à moins d'être des sauvages, on ne tue pas n'importe qui n'importe quand, précisément parce que le commandement demeure. Entre la loi générale - toujours générale - et le cas particulier - toujours particulier - il faut l'intermédiaire de ce bon sens moral que l'on nomme la vertu de prudence, non pour se soustraire à la loi, mais pour discerner lequel des principes de la loi il est juste d'appliquer dans une situation donnée. La prudence est une 'vertu' parce qu'il s'agit ici d'une disposition permanente du jugement, qui se développe par l'exercice. La loi morale ne s'adresse pas à des robots qui l'appliqueraient mécaniquement ; elle s'adresse à des êtres libres et responsables qui l'appliquent en conscience et selon son esprit de justice.

Il y faut non seulement la connaissance exacte de la loi, mais encore la connaissance exacte des situations auxquelles on l'applique. Cette connaissance exacte des situations ne se trouve ordinairement pas dans les livres, sauf pour des génies spéculatifs extraordinaires et pour des saints ayant des charismes également extraordinaires. En général c'est seulement l'expérience qui permet de connaître véritablement les situations concrètes. Pour se conduire avec justice, il faut à la fois la connaissance de la loi naturelle et la connaissance des situations. Si l'on n'a pas l'expérience des situations dans lesquelles on se trouve (or il est inévitable de commencer par là), il convient de demander conseil à ceux qui ont cette expérience. Le conseil des gens expérimentés n'a pas seulement ni d'abord une valeur utilitaire, technique, efficace, il a une valeur morale, il est une nécessité morale.

Pour en revenir à l'exemple de l'application du cinquième commandement à l'état de guerre, il importe de consulter un homme de guerre qui soit un bon citoyen et un chrétien instruit.

La guerre pose en effet, tout à la fois, un problème politique, un problème moral, un problème militaire. Sans une expérience réelle de tous ces aspects, on risquerait de tomber plus ou moins soit dans les théories sauvages de la guerre d'extermination, soit dans les théories illusoire d'objection de conscience, qui les unes et les autres sont contraires à la morale naturelle. À un niveau beaucoup moins tragique, à chaque pas de notre vie quotidienne, nous avons



pareillement à appliquer la loi naturelle non point en aveugles, mais en esprit et en vérité, dans le domaine de notre compétence et de notre responsabilité.



Objection 2 : L- La loi naturelle est une question bien obscure, bien controversée : existe-t-il une loi naturelle ? La philosophie moderne est incertaine sur ce point. Elle n'arrive plus à discerner et admettre une loi naturelle, et souvent elle en rejette radicalement jusqu'à la notion elle-même.<sup>5</sup>

C'est en effet un grave problème pour les philosophes modernes.

Mais si, par malheur, nous étions devenus incapables de savoir par la raison ce qu'est la loi naturelle, nous ne serions pas pour autant incapables de le savoir par la foi. C'est même précisément pour cela que la loi naturelle a fait l'objet d'une Révélation divine pour nous secourir dans les défaillances de la raison.

Nous pouvons savoir par la raison naturelle que Dieu existe.

Mais si la décadence moderne de la pensée fait que notre philosophie n'est plus capable de connaître avec certitude l'existence de Dieu, du moins la foi affirme, avec la certitude qui est la sienne, l'existence de Dieu et la loi de Dieu. Quand la raison défaille la foi vient, par une action subsidiaire, prendre le relais de celles des connaissances naturelles qui sont nécessaires au salut surnaturel.

Les doutes du philosophe moderne, nous aurons à les prendre en considération seulement pour lui-même et pour, s'il l'accepte, lui porter philosophiquement secours. Mais ces doutes, nous ne pouvons les prendre en considération pour nous-mêmes et nous n'avons pas le droit d'en être ébranlés, nous qui avons reçu le don de la foi et du même coup celui de la connaissance de la loi de Dieu. Quelles que soient notre sympathie et notre intention secourable à l'égard du philosophe moderne, nous ne pouvons nous aveugler à son sujet et nous dissimuler l'état de profonde déchéance de la raison naturelle dont il est le témoin. Chesterton affirmait sans ambages et sans inexactitude : *“Le plus dangereux de tous les criminels, aujourd'hui, c'est le philosophe moderne, affranchi de toutes les lois.”* Affranchi de la loi naturelle et de la loi surnaturelle, n'étant plus ni grec, ni juif, ni chrétien, le philosophe moderne n'est pas un maître qui aurait des leçons à nous donner (sauf, éventuellement, par accident, sur des points secondaires ou anecdotiques) : il est en

---

<sup>5</sup> On appelle philosophie moderne non point l'ensemble de la philosophie contemporaine, mais cette partie de la philosophie contemporaine qui est en rupture à la fois avec la tradition philosophique et avec l'expérience commune de l'humanité. Elle est l'idéologie sociologiquement dominante dans cet univers occidental de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s que Pie XII réprouvait radicalement ; il en disait : 'C'est tout un monde qu'il faut refaire depuis les fondations.'

cela, au contraire, le plus dangereux de tous les criminels, le plus lamentable de tous les ignorants, le plus malheureux parmi les malheureux.

Il lui manque l'essentiel de la philosophie. Il est retourné à la barbarie, qui se définit par l'absence de loi ; la barbarie intellectuelle et morale se définit par l'ignorance ou la méconnaissance de la loi naturelle. Sans doute, il n'a jamais suffi de connaître le bien pour le faire. Mais enfreindre une loi reconnue comme devant être obéie n'est pas la même chose que prétendre qu'il n'existe aucune loi universelle devant être observée. Même les barbares de l'Antiquité n'avaient pas nié la loi naturelle dans toute sa généralité. L'homme sans la loi naturelle devient, dit saint Thomas, "*pessimum omnium animalium*", le plus méchant et le pire des animaux. Chesterton est dans la droite ligne de la pensée de saint Thomas quand il dénonce le philosophe moderne, qui s'est affranchi de la loi naturelle, comme étant sous ce rapport le plus dangereux des criminels. La culpabilité personnelle de ce *pessimum omnium animalium*, nous n'en savons rien, Dieu seul la connaît et seul il en est juge. Mais objectivement c'est un malfaiteur public.

Si la lumière de la raison vient à vous manquer sur la loi naturelle, alors ne vous troublez pas, alors ne craignez point : demandez à Dieu la lumière de la foi. Dieu ne refuse pas indéfiniment la lumière de la foi à celui qui la lui demande. (Fin)

## LE TEXTE DU MOIS

### *Propos sur le bonheur*

| Etienne GILSON Séance publique annuelle de l'Académie Française, le 17 déc. 1970 |

Les jeunes gens sont avides de bonheur, les vieilles gens sont enclins à se demander ce que c'est. Quelle qu'en soit la notion, il leur semble qu'une distance infinie la sépare de l'expérience réelle qu'ils en ont eue. Le philosophe Boèce le définissait : la possession simultanée de tous les biens. C'était une autre manière de dire que le bonheur n'est pas de ce monde. D'ailleurs le sien fut prématurément interrompu, puisqu'il mourut décapité sur l'ordre de son souverain.

Il y a quelque temps déjà qu'embarrassé par la difficulté, j'en vins à me demander seulement, parmi les hommes qui vivent le même genre de vie que

le mien, à quels signes reconnaître ceux qui sont heureux ?

Le secours me vint du côté le moins attendu, celui de l'Académie des Sciences, dont les Mémoires, quand ils n'excèdent pas la capacité du lecteur, forment un recueil captivant. J'y tombai récemment sur l'éloge du biologiste Marie-Henry Ducrotay de Blainville, lu le 30 janvier 1854 par le physiologiste Flourens, alors Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Depuis mes années d'étudiant, Blainville était resté pour moi l'un des rares savants à qui Auguste Comte ait pardonné d'être membre de l'Institut de France. Qui se ressemble s'assemble, et j'appris sans étonnement de Flourens que, comme son ami Comte, Blainville était d'humeur difficile : « Cuvier disait en riant : demandez à Monsieur de Blainville son opinion sur quoi que ce soit, ou même dites-lui simplement bonjour, il vous répondra : non. » C'est pourtant sur la foi de cette notice que je me demandai si ce savant n'avait pas été, en somme, un homme heureux ?

Quand il devint le successeur de Cuvier au Muséum, Blainville hérita de son cabinet et s'y retrancha fortement ; s'y recélant, comme dit joliment Flourens, au fond d'un vaste fauteuil, derrière un triple rempart de préparations anatomiques, de microscopes en équilibre instable et de piles de livres apparemment calculées de telle sorte que celui dont on avait besoin était toujours à la base et qu'il fallait renverser la pile pour l'atteindre.

Des négociations étaient nécessaires pour obtenir de Blainville la faveur d'un rendez-vous et le visiteur n'était pas quitte après avoir franchi le seuil de son cabinet. Ne voyant encore rien lui-même, il était déjà vu. De l'obscurité, une voix sonore et grave lui posait l'invariable question : « Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ? » Le visiteur ne discernait pas de chemin vers cette voix redoutable; n'ayant « pas prévu, dit Flourens, tout ce qu'il y a de pénible pour un penseur profond dans un dérangement imposé au cours de ses idées », il se troublait et parfois prenait la fuite. Les plus courageux persévéraient et si leurs premiers mots intéressaient Blainville, le maître, qui avait la parole facile et ne dédaignait pas de le montrer, se livrait au plaisir de faire du charme. Le visiteur s'y laissait prendre; se croyant le bienvenu il prolongeait sa visite. Blainville saluait alors son départ d'une autre formule

familière : « Encore une heure perdue ! »

Pour être si malheureux quand on le dérangeait, il fallait que ce savant fût heureux quand on le laissait tranquille. L'un des signes du bonheur de ce genre d'hommes ne serait-il pas que leur sociabilité a des éclipses ? On peut d'autant plus le penser que le mot de Blainville en rejoint de plus célèbres : « Maître, je vous dérange peut-être ? » - « Monsieur, on me dérange toujours. » Et encore : « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me voir me font plaisir. » C'est que là où règne la passion de la recherche à poursuivre ou de l'œuvre à faire, rien ne prévaut contre elle. N'offrez pas à ces hommes de quitter leur genre de vie pour un autre, ils n'en imaginent pas de préférable. Ne leur proposez pas d'échanger l'obscur recherche pour les fonctions plus voyantes de l'administration ou celles, plus rémunératrices de l'industrie, ils ne désirent que le loisir et les moyens de poursuivre leur travail, qui consiste à penser. Pour être heureux en gagnant sa vie, il faut n'avoir à faire pour cela que ce que l'on voudrait faire même si on n'avait pas besoin de la gagner. Nous tiendrons donc pour heureux tout genre de vie dont l'interruption est celle d'un bonheur.

Avec votre permission, je ferai ici un large détour pour éviter un problème connexe dont je ne sortirais plus si j'avais l'imprudence de m'y engager.

Dans son Portrait littéraire de La Bruyère, Sainte-Beuve fait en passant cette remarque : « La Bruyère est sage, il ne se maria jamais. » Sainte-Beuve non plus d'ailleurs, et c'est bien à lui-même qu'il pensait lorsque, parlant de « l'heureux et sage La Bruyère », il soupirait avec envie : « Que d'années d'études et de loisir durant lesquelles il dut se borner à lire, avec douceur et réflexion, allant au fond des choses, et attendant ! » Cette savoureuse dégustation de lentes lectures dans la solitude et le silence continu est-elle un bonheur compatible avec celui, assurément différent, de la vie conjugale ?

La première fois que je rencontrai le très regretté Albert Thibaudet, dont je goûtais si vivement la critique, je lui demandai comment il s'y était pris pour accumuler et digérer une aussi prodigieuse lecture ? Il me répondit avec un sourire : « Mais simplement la vieille recette : le célibat. » J'ai souvent pensé depuis à tant de philosophes qui ne se sont pas mariés, ou qui se sont repentis

de l'avoir fait, comme Socrate. Et justement le cas Socrate révèle la complexité du problème, car il se double d'un cas Xanthippe. On dit qu'elle était acariâtre, mais le sort d'une Madame Socrate était-il enviable ? Descartes ne s'est jamais marié. Il a ainsi épargné à une jeune femme le plaisir douteux de se retirer avec lui en Allemagne, en un poêle, pour y découvrir le principe de la géométrie analytique. Locke, Spinoza, Hume, ont jugé sage de ne pas se marier. Le professeur Kant non plus, s'assurant ainsi le loisir d'élaborer ses trois Critiques. Leibniz a frôlé de près le mariage. Dans l'éloge que fit de lui Fontenelle, Secrétaire perpétuel de notre Académie des Sciences, nous lisons que « M. Leibniz ne s'était point marié ; il y avait pensé à l'âge de cinquante ans, mais la personne qu'il avait en vue voulut avoir le temps de faire ses réflexions. Cela donna à M. Leibniz le temps de faire les siennes, et il ne se maria point ».

J'ai même lu dans un historien digne de foi que Napoléon Ier avait interdit le mariage aux professeurs de philosophie des lycées de l'empire. C'est trop beau pour qu'on ne désire pas que ce soit vrai, mais en un temps comme le nôtre, où le mariage des clercs a cessé d'être, comme on dit, une question « académique », il me semble prudent de l'éviter et de m'en tenir au problème général du bonheur de l'intellectuel et du savant.

Aristote l'a dit plus philosophiquement il y a de cela vingt-trois siècles : celui qui s'adonne à la contemplation du vrai par l'intellect mènerait une vie proprement divine si, en occupant totalement le temps, cette contemplation durait jusqu'à son terme. Les nécessités de la vie pratique interrompent trop souvent la spéculation, mais si rien ne troublait la paix du savant en quête de vérités nouvelles ou méditant sur celles qu'il a déjà trouvées, parce que la quête du vrai n'est jamais finie, sa vie ne serait pas seulement celle du plus heureux des hommes, ce serait celle d'un dieu.

On trouve un exemple à l'appui de cette vue dans le récit que fait Plutarque du siège de Syracuse par le général romain Marcellus. Le siège se prolongeait, mais n'avancait pas. À chaque attaque de Marcellus, les Syracusains opposaient quelque invention mécanique nouvelle, quelque nouvelle machine de guerre, comme celle qui accrochait les bateaux par la proue, les enlevait en

l'air en les secouant pour les vider de leurs équipages et les laissait retomber à l'eau sur leurs poupes. Que l'attaque se fît par mer ou par terre, la défense avait parade à tout : c'était, dit Plutarque, « une main invisible qui faisait pleuvoir mille maux sur les Romains; on eût dit un combat contre les dieux ». Marcellus ne se battait pourtant que contre un homme. Un ingénieur de génie, nommé Archimède, inventait seul toutes ces machines et en dirigeait l'emploi. On le pressa d'écrire des traités sur la manière de les construire, mais il refusa. Archimède n'a rien voulu laisser d'écrit sur les inventions qui, de son vivant, faisaient sa gloire. « La construction des machines, » dit Plutarque, « tout art servant aux nécessités de la vie n'étaient pour lui que choses sans noblesse et vils métiers. Il mit toute son ambition à l'étude d'objets dont la beauté et l'excellence fussent pures de toute utilité ». C'était, dit encore Plutarque, un possédé des Muses qui négligeait pour elles le soin de son corps et en oubliait le boire et le manger. Il ne voulut sur son tombeau, après sa mort, que l'image d'un cylindre enfermant une sphère, et pour toute inscription le rapport des deux volumes. Bien ne valait à ses yeux la beauté d'un tel rapport intelligible.

Ce dédain de l'utilité pratique a aujourd'hui de quoi surprendre et pourtant il a longtemps survécu à la civilisation antique. Le Christianisme même n'y a rien changé. Dans l'évangile de Luc (II : 36-42), lorsque Marthe se plaint de l'oisiveté de sa sœur Marie, « assise aux pieds du Seigneur et écoutant sa parole » pendant qu'elle-même s'affaire à les servir, Jésus répond : C'est elle qui a raison; une seule chose est nécessaire : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. » Quand le Christ prononça ces paroles, l'objet de la contemplation béatifiante s'éloigna à l'infini, mais il fut offert à tous et le meilleur resta plus que jamais de contempler. On peut dire sans paradoxe que Jésus se tenait du côté d'Archimède, et notons que ce n'est pas saint Jean qui parle ici, mais saint Luc, à qui l'on ne saurait reprocher de trop philosopher.

Seize siècles sont restés fidèles à cet idéal. On ne finirait pas d'en donner des preuves irrécusables. C'est Augustin définissant la béatitude, la joie née de la vérité : *gaudium de veritate*. Voir sans rien faire, ne rien faire et regarder, voilà ce que sera la béatitude éternelle, la fin qui n'aura pas de fin. C'est Thomas d'Aquin demandant à son tour ce qu'est la béatitude et invoquant,

dans la même réponse, à la fois Aristote et l'Évangile de Luc pour justifier sa conclusion. Rien, dit-il, ne ressemble plus à la béatitude céleste que la vie de ceux qui s'emploient à contempler la vérité autant qu'il se peut faire ici-bas. C'est ce qu'enseigne Aristote, et c'est aussi pourquoi (et propter hoc etiam) entre tous les genres de vie, l'Écriture loue la vie contemplative comme la meilleure : la meilleure part, glose notre théologien, c'est-à-dire : la contemplation de la vérité. Voilà donc Jésus-Christ d'accord avec Aristote; on se sent rassuré.

Faut-il continuer ? Albert le Grand parle d'étudiants allemands qui se réfugient dans les bois pour y entrer en communion avec l'Intellect, Agent, source de toute connaissance. Le musulman Avicenne dit que lorsqu'un philosophe a cherché à connaître l'univers toute sa vie, son âme continue sur sa lancée après la mort, et le voilà bienheureux. Mais mieux vaut peut-être écouter la voix d'un modeste maître ès-arts du XIII<sup>e</sup> siècle, Boèce de Dacie, dans la conclusion de son opuscule Du Souverain Bien ou de la vie du philosophe. À ce moment sa pensée s'est élevée à l'être suprême, principe de toute félicité :

Alors, sachant que tout bien lui vient de ce Premier Principe, et ne lui est conservé qu'en tant qu'il le lui conserve, le philosophe entre en grand émerveillement et grand amour de ce Premier Principe, ainsi que le veulent la droite raison de la nature et la droite raison de l'intellect. Or chacun trouve sa joie dans ce qu'il aime, et sa joie la plus grande dans ce qu'il aime le plus, et puisque le philosophe aime le Premier Principe pardessus toutes choses..., il trouve sa délectation suprême dans ce Premier Principe et dans la contemplation de sa bonté, et cette délectation est la seule qui soit droite. Voilà la vie du philosophe, et quiconque ne la mène pas, ne vit pas comme il devrait. Je nomme philosophe tout homme qui, vivant selon l'ordre droit de la nature, a atteint la fin la meilleure et suprême de la vie humaine. Quant au Premier Principe dont il vient d'être parlé, c'est Dieu, le Glorieux, le Sublime, qui soit béni dans les siècles. Amen.

Une oreille un peu exercée perçoit dans ces lignes la présence simultanée de la sagesse grecque et de deux grandes religions, la musulmane et la

chrétienne. Nous n'en sommes plus là ! Hâtons-nous donc de sortir des ténèbres du Moyen Age pour entrer avec Descartes dans la lumière des Temps Modernes. La différence est frappante. La sagesse, dit-il, est « une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts ». En trois mots : morale, médecine, industrie; la sagesse n'est donc plus de contempler les principes, mais d'agir à leur lumière et de cueillir leurs fruits.

Descartes avait claire conscience de s'opposer en cela à l'idéal gréco-chrétien du primat de la contemplation. C'est pour sa stérilité pratique qu'il détestait la Scolastique, car il y voyait le signe évident de sa fausseté. Dès que j'eus acquis quelques connaissances en physique, dit-il dans un passage justement célèbre du Discours de la méthode, elles me firent voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui sont fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'air..., et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.

Ce langage est aussi précis que possible, et il inaugure l'époque moderne. Descartes ne dit pas : outre cette philosophie spéculative, mais bien : au lieu de cette philosophie spéculative, et c'est par une philosophie pratique qu'il entend la remplacer. Quel plaisir ce serait aujourd'hui pour un savant ingénieur de conduire Descartes en visite au Cap Kennedy ! Et plus encore dans quelque laboratoire moderne de physiologie et de médecine expérimentale ! Mais on n'aurait pas à lui montrer que des merveilles. Il faudrait bien lui dire que mieux l'homme connaît la nature et en devient maître, plus il en gaspille les ressources et s'ingénie à la détruire. Les déchets de l'industrie rendent l'eau imbuvable et l'air irrespirable; les espèces animales disparaissent les unes après les autres, sauf celles qui sont comestibles et qui le deviennent de moins en moins à mesure que l'homme s'emploie industriellement à les multiplier; il



semble surtout que l'homme veuille désormais tourner sa maîtrise de la nature contre sa propre nature; biologiquement, l'infanticide tempéré par la stérilisation volontaire tend à devenir une institution d'Etat, et dans ce nouveau massacre des innocents, rien n'est perdu, même les victimes. Socialement, je souhaite me tromper en voyant dans l'invasion progressive de la technocratie moderne, que le régime en soit capitaliste ou communiste, une instrumentalisation de l'homme succédant à celle des choses et la conduisant à son terme. C'est la revanche de Marthe sur Marie, ce sont les fruits amers du primat de l'action sur la contemplation.

Le communisme de Karl Marx a clairement formulé la conséquence ultime de cette évolution, lorsqu'il a écrit la phrase justement célèbre : jusqu'ici les philosophes se sont contentés de vouloir connaître le monde, il s'agit désormais de le changer. C'est pourquoi le monde est désormais en état de révolution permanente. La Révolution Béatifique n'est autre que l'action ininterrompue voulue pour elle-même comme le fut jadis la contemplation. Il ne faut pas s'étonner non plus que la religion perde son empire. Le bonheur qu'elle promettait n'a plus d'attrait pour l'homme moderne qui, de contemplatif qu'il était, est devenu productif. Il fabrique des machines à fabriquer d'autres machines elles-mêmes fabricatrices d'objets utiles. Vous lui promettrez en vain une éternité de contemplation; l'homme moderne ne saurait qu'en faire, il lui suffirait d'une éternité de congé payé.

Inutile de déplorer cette évolution, car elle est irréversible, dans toute la mesure où le progrès des sciences et de l'industrialisation contribue à soulager la peine des hommes, à les libérer de la servitude du travail manuel et de l'esclavage sous toutes ses formes. Elle a pourtant besoin d'être modérée et réglée, car il n'est pas certain que l'homme doive produire tout ce qu'il peut produire, ni exploiter tout ce qu'il peut exploiter, ni créer artificiellement un maximum de consommation pour Justifier un maximum de production. L'homme du dix-septième siècle s'est engagé de lui-même sur cette pente, où l'invitait irrésistiblement son intérêt matériel, dès que son intelligence lui a procuré des moyens efficaces de le satisfaire. L'homme peut encore, s'il le veut, se retenir aujourd'hui sur cette pente, mais la volonté de le faire ne peut

venir que de lui.

Il y a des raisons pour qu'il le veuille et, j'oserai même dire, pour espérer qu'il le voudra.

La grande lignée des contemplatifs n'est pas morte; elle ne peut pas mourir s'il est vrai qu'ils témoignent d'un besoin profond du cœur de l'homme, et du plus profond peut-être de ceux de son esprit. La société a dépeuplé les Trappes, les Chartreuses, les Carmels, tous ces asiles de contemplation dont, au Tibet comme en Europe, l'existence était un défi permanent au culte moderne de l'utile, mais la grande devise bénédictine, Pax, survit au cœur de bien des hommes. Après avoir fleuri à l'abri de la règle monastique, qu'il savait nécessaire pour protéger la contemplation contre la rêverie, cet idéal reparaît aujourd'hui sous des formes dérégées, anarchiques, dangereuses, mais, n'en doutons pas, sincères et authentiques, dans ceux des mouvements de jeunesse qui luttent pour se soustraire au fardeau de moins en moins supportable que fait peser sur l'homme la volonté de produire et de consommer plus afin de produire davantage. En disant ces mots, je revois en pensée l'image d'une jeune étudiante américaine dont s'approche, presque à la toucher, le canon d'un fusil du service d'ordre, et qui, en réponse, y met une fleur. Quelque chose en nous ne s'accorde-t-il pas à ce désir passionné de non-violence ? On lui dirait plus volontiers sa sympathie, s'il ne fallait d'abord lui rappeler que contemplation n'est pas oisiveté et que toutes les abbayes de Thélème finissent mal.

C'est plutôt dans l'expérience de l'activité spirituelle sous toutes ses formes que je mettrais mon espoir, car elle est une source de joies incessamment renouvelées et à la portée de tous. Heureux les privilégiés de l'expérience mystique ! Elle est rare, brève et incommunicable par définition, mais nous gardons tous le souvenir de certains brefs bonheurs devant quelque beauté inattendue de la nature et de l'art : une peinture, un dessin, la visite imprévue que nous fait l'un des innombrables souvenirs musicaux dont notre mémoire est pleine, un simple vers :

*Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe...*

Chaque fois que cette colombe revient à moi, pour mon plaisir, pour mon

bonheur, le même charme opère : une sorte de transparence égale et calme, et délicieuse envahit en un instant l'esprit à l'exclusion de tout le reste. L'imagination n'en finit pas de se désaltérer à ce ruisseau de rêve. Quoi de plus parfaitement inutile ? Mais ne dédaignons pas ces modestes bonheurs d'occasion; ils sont la menue monnaie de la béatitude.

Non moins familières et précieuses sont les expériences du plaisir de comprendre. Je pense à ces moments où dans l'esprit de l'écolier comme dans celui du plus grand savant, une idée tombe soudainement en place, prend un sens, comme on dit, et le trouve dans l'intuition, longtemps cherchée mais enfin venue, de rapports jusqu'alors inaperçus. Il semble qu'une même vérité devienne soudain commune à l'ensemble, toute une suite de mouvements de la raison se fondant, pour ainsi dire, en une seule vue. La joie de pouvoir dire : J'ai compris ! dont nul n'est sans expérience, nous soupçonnons seulement ce qu'elle a pu être dans l'esprit d'un Descartes, d'un Newton, d'un Einstein au moment où ils ont vu naître en eux de nouvelles sciences ou des univers nouveaux. Certains psychologues modernes ont proposé de nommer cette expérience l'Effet Ah ! ce qui est simple et fait assez scientifique, mais en souvenir d'Archimède, on pourrait peut-être aussi bien l'appeler, l'Effet Eurêka.

L'écrivain, l'artiste, le savant ne tiendront jamais pour vaine la joie qu'ils éprouvent à créer de la beauté ou de la vérité. On parle aujourd'hui volontiers de la Science Fondamentale comme distincte des sciences appliquées, or la science n'est fondamentale que lorsque son objet est la connaissance vraie voulue pour elle-même, sans vue immédiate de ses conséquences pratiques possibles. Elle est suprêmement utile, mais un complet désintéressement est la condition nécessaire de son utilité. Comme l'a dit un illustre physicien dont la présence honore notre compagnie : « Les recherches de la science fondamentale ont été et resteront certainement la source de toutes les applications », et, ajoutait-il, une autre raison « de nature élevée », invite à lui conserver la suprématie : « L'insatiable désir de connaître, la joie suprême de comprendre ont toujours été au nombre des grandes forces qui orientent les efforts de l'intelligence humaine. Elles sont l'honneur de notre race... Ce serait

une affreuse déchéance pour la race humaine de ne plus conserver ces tendances innées qui ont été à l'origine de ses progrès. »

« Le bonheur est dans la science spéculative, car c'est pour elle-même qu'elle mérite d'être aimée », disait Aristote il y a plus de deux mille ans; « la joie suprême de comprendre », dit aujourd'hui notre illustre confrère; entre Aristote et nous permettez-moi de faire place à l'innombrable famille de ceux qui ont simplement vécu la vie du vrai clerc, entièrement dédiée à la quête de la vérité, pour l'accroître si possible, au moins pour l'acquérir et la communiquer. Plus souvent pauvres que riches, obscurs en leur vivant ou tardivement célèbres, parfois persécutés, jadis par les Eglises aujourd'hui par les Etats, pour leur insultante indifférence aux puissances de ce monde, ne les dirons-nous pourtant pas heureux, et même bienheureux, puisqu'ils n'eussent échangé leur sort pour aucun autre ? Ils ont eu ce bonheur jusque dans la dérélition, ils l'ont cherché dans la solitude : *O beata solitudo, o solo beatitudo* ! Quand une visite le dérangeait dans sa méditation, saint Bernard de Clairvaux disait en soupirant : *Malitia diei*, pas de journée sans sa peine ! Avec plus de style, cette plainte ressemble assez à l'« encore une heure perdue » de Blainville. Le mystique et le savant sont frères : de loin, mais du même lieu, ils nous font signe. Ils nous montrent le chemin du plus haut bonheur •

## NOTRE HISTOIRE

### *La chaise de Saint Joseph*

À 100 km au nord-ouest de Rome, sur un promontoire en tuf, se trouve l'une des villes les plus pittoresques d'Italie, Tuscania, avec ses remparts médiévaux entièrement conservés et un panorama unique.

Parmi les curiosités de cette ville, un trésor très particulier est conservé dans le couvent San Paolo la 'chaise de saint Joseph'

L'histoire de cette chaise remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. Parmi les clarisses résidant ici vivait Sœur Marie Gertrude de Jésus de Nazareth, qui avait une grande dévotion pour saint Joseph. Elle n'avait que 30 ans lorsque sa santé s'est visiblement détériorée. En raison de violentes douleurs abdominales, elle

perdait tellement de sang qu'elle était clouée au lit, sans force et avec de la fièvre. En décembre 1870, son bas-ventre se mit à enfler fortement et on diagnostiqua un cancer agressif et incurable. Sœur Gertrude raconta plus tard *"Dès le début, j'avais mis toute ma confiance en saint Joseph."*

Le 8 mars 1871 alors que la communauté des Sœurs se trouvait dans la chapelle, un homme entra de manière totalement inattendue dans la cellule de Sœur Gertrude. Elle fut extrêmement surprise, car selon la règle du couvent, il n'était pas permis à une personne extérieure de se déplacer librement dans le couvent sans être accompagnée d'une Sœur. Lorsqu'elle lui demanda qui il était, l'étranger répondit : *"Je suis le menuisier du couvent"*, il prit l'une des deux chaises qui se trouvaient dans la chambre, s'assit à côté du lit de la malade et lui demanda de quelle maladie elle souffrait. Sœur Gertrude lui parla de son mal incurable. Le bienveillant visiteur lui répondit calmement *"Aie confiance en Dieu."* Puis il la salua en s'inclinant et s'en alla aussi discrètement qu'il était venu. Après la messe, l'infirmière, Sœur Josefa, alla voir sa patiente. Elle exprima son étonnement de voir que la chaise n'était pas à sa place, car elle avait mis la chambre en ordre avant la liturgie. Sœur Gertrude lui expliqua alors *"Le menuisier de notre couvent vient de me rendre visite."* - *"Mais c'est impossible, car seules l'abbesse et la portière ont les clés."* Sœur Josefa s'assura aussitôt auprès de la portière que vraiment personne n'était venu.

Ensemble, elles se précipitèrent dans la cellule de la malade et trouvèrent Sœur Gertrude en habit religieux qui se promenait dans la pièce. Elle leur dit avec joie que l'enflure avait diminué et qu'elle ne souffrait plus. Sœur Gertrude décrivit ensuite à l'abbesse, Mère Claire Marie du Saint-Sacrement, comment tout s'était passé *"Oui, il était assis ici et m'a dit de faire confiance à Dieu... Il avait des yeux brillants comme deux étoiles et des mains délicates, ce qui me surprit beaucoup pour un menuisier."* Mère Claire Marie, qui savait à quel point Sœur Gertrude vénérât saint Joseph, se dit immédiatement que c'était sans doute lui qui avait rendu visite à sa consœur vouée à la mort. Elle s'agenouilla devant les deux chaises de la cellule des malades et pria *"Saint Joseph, si vous êtes vraiment venu ce matin, faites-moi savoir sur quelle chaise vous vous êtes*

assis.” C’est alors qu’une des chaises commença à bouger, sans que personne ne la touche. La mère embrassa la chaise et, tremblante et en larmes, remercia Dieu d’avoir accordé une si grande grâce à sa communauté. Sous serment, les sœurs témoignèrent de cet événement devant l’évêque du diocèse de Tuscania de l’époque, dont les archives nous ont fourni les informations. Depuis lors, les clarisses se rendirent à la “chaise de saint Joseph” pour implorer l’intercession du grand patriarche dans toutes leurs nécessités. Sœur Gertrude se rétablit rapidement et vécut encore en excellente santé plus de 50 ans dans le secret du monastère, avec joie et dévouement reconnaissant, jusqu’à sa mort le 1<sup>er</sup> avril 1920, un jeudi saint, à l’âge de 81 ans.

## LIVRES

### *Climat de peur.*

— Jacques Laurentie. *Enquête sur le changement climatique, de l’alarmisme aux faits.*  
Editions du Bien commun, 2023, 256 pp. 21,90 € —

De formation scientifique, l’auteur a été surpris par les assertions médiatiques sur le climat et a décidé d’enquêter de façon systématique : réalité et causes du réchauffement et des phénomènes climatiques, rôle du CO<sub>2</sub>, vraie mission du GIEC... Neuf chapitres au long desquels l’auteur s’est attaché à ne pas adopter une posture d’opposition stérile aux travaux du GIEC, mais à démontrer à base de sources scientifiques, publiques, et vérifiables, que les choses ne sont pas aussi évidentes, consensuelles et indiscutables que certains souhaitent le faire croire.

En fait, l’ONU et sa branche climatique, le GIEC, fonctionnent principalement à partir de postulats économiques et politiques qu’ils traduisent, non sans manipulations, en prévisions prétendument scientifiques. Mais ces prévisions se révèlent régulièrement en décalage avec les observations sur le terrain. Elles relèvent d’un dogme - celui de la culpabilité humaine - et servent les intérêts financiers et politiques des acteurs d’un marché émergent gigantesque, gavé de subventions.

Un livre synthétique, accessible et complet : salubre pour distinguer le vrai et la propagande, restaurer la science et les libertés publiques contre une certaine écologie érigée en religion, et pouvoir alors mener les vrais bons combats pour la nature et le bien commun. D'autant plus que Laudato si et autres textes écologiques romains non seulement reposent aveuglément sur le GIEC mais en aggravent les conclusions les plus hystériques, fourvoyant ainsi les fidèles 'suivistes' dans une impasse humaine et politique, et surtout, spirituelle.

## *La guerre en Ukraine.*

### *Regard critique sur les causes d'une tragédie.*

Par le GI Jacques Hogard, Hugo Doc, 191 pp, 19,95€

Né en 1955 dans une famille de soldats, Jacques Hogard sert comme officier à la Légion Étrangère, notamment au 2° REP. En 1994, il commande au Rwanda le Groupement de Légion Etrangère de l'opération Turquoise. Ulcéré par la désinformation qui entoure l'action de la France et de son armée, il écrit : Les larmes de l'honneur, paru en 2005 chez Hugo et Cie. En 1999, il dirige en Macédoine le Groupement des Forces Spéciales chargé de préparer et faciliter l'engagement de la Brigade Leclerc intégrée à la K-FOR de l'OTAN. De retour en France, nommé colonel, il prend sa retraite de l'armée. Officier de la légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre des TOE et de la croix de la valeur militaire, titulaire de l'ordre de Saint Sava (Serbie) pour le sauvetage du monastère de Devic (Kosovo) victime en juin 1999 des rebelles albanais de l'UCK.

Alors que la guerre en Ukraine, avec son cortège dramatique de lourdes pertes humaines et de destructions, entre dans sa troisième année, ce livre nous invite à interroger les causes profondes de ce conflit fratricide qui aurait pu être évité, et ses irrémédiables conséquences pour l'équilibre du monde.

À contre-courant de la plupart des médias et des opinions occidentales, l'auteur met en avant la responsabilité des États-Unis qui persistent à considérer la Fédération de Russie comme leur 'ennemi' à l'Est. Leur stratégie qui vise à interdire l'émergence d'une Europe unie, de l'Atlantique à l'Oural, maintient la défense européenne sous dépendance américaine grâce à

l'OTAN, leur bras armé, qui poursuit dans le même temps son expansion vers l'Est.

Ce retour de la guerre en Europe, dont les premiers effets ont été de provoquer une alliance russo-chinoise — pour le moins paradoxale — et de faire émerger les BRICS — puissance nouvelle avec laquelle les ex-gendarmes du monde vont devoir compter —, constitue à terme une remise en cause profonde de l'hégémonie américaine.

Dans ce monde multipolaire émergent, instable et dangereux, comment dès lors sortir de l'impasse et mettre fin à la guerre dont l'Ukraine est la première victime ?

## *Étincelles de prières*

Fr. Henri de l'Enfant-Jésus, o.c.d. Éditions du Carmel, 136 p., 10 €.

Recension par Blandine Fabre (Homme Nouveau 2024)

Parus initialement dans la revue Vives Flammes, ces articles du père Henri de l'Enfant-Jésus sont un véritable « mode d'emploi » de la prière. Dans un langage clair, imagé, il revient sur les diverses prières possibles, selon les lieux ou circonstances : à la campagne, pendant des épreuves, pour les âmes du Purgatoire, avec Marie... Il revient sur des non-dits ou au contraire des affirmations fausses (je suis trop triste, trop pécheur, trop fatigué pour pouvoir prier...), répondant à toutes les objections que nous pourrions trouver pour éviter de prendre le temps de prier, et rappelant cette nécessité fondamentale pour toute âme chrétienne. Avec sainte Marguerite-Marie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et bien des saints cités, l'auteur rappelle que la prière est accessible à tous, ni impossible ni compliquée, mais source de paix et de joie et que chacun doit l'aborder selon sa vocation. « La règle du jeu, c'est de poser dans la journée un temps pour Dieu, un espace de liberté et de silence où je le laisse déployer sa grâce en moi. (...) Ce qui importe, c'est de commencer, et de commencer toujours ! » Ces articles relativement courts peuvent être lus séparément ou à la suite, pour accompagner la prière (son petit format permet de l'emporter partout) ou s'y préparer.